

*Virginie Linhart*  
**L'effet maternel**



Flammarion



L'Effet maternel

DE LA MÊME AUTEURE

*Volontaires pour l'usine. Vies d'établis 1967-1977*, Seuil, 1994.

*Enquête aux prud'hommes*, Stock, 2000.

*Le Jour où mon père s'est tu*, Seuil, 2008, prix de l'essai de  
*L'Express*.

*La Vie après*, Seuil, 2012.

Virginie Linhart

# L'Effet maternel

Flammarion

© Flammarion et Virginie Linhart, 2020.

ISBN : 978-2-0815-0541-4

« Tu n'avais qu'à avorter : il n'en voulait pas de cette gosse ! Il n'en voulait pas ! » Ce sont sans doute ces mots proférés par ma mère qui ont déclenché ce récit. Cette gosse, ma fille donc, sa petite-fille par conséquent, dont nous venions de fêter les dix-sept ans. Que nous est-il arrivé ? Que s'est-il passé entre nous pour qu'elle soit capable de prononcer une phrase pareille ?

J'ai pensé que tant que je n'aurais pas trouvé, je ne pourrais pas revoir ma mère.



# 1

La scène se déroule dans la rue principale de l'île où ma mère possède une maison de vacances depuis vingt-cinq ans. À peu près l'âge que j'avais lorsqu'elle l'a achetée. Cette maison, je l'ai payée de mon propre corps. Du moins en partie. Elle n'avait pas suffisamment d'argent pour l'acquérir seule, elle m'a envoyée convaincre Marc, avec qui elle souhaitait l'acheter en copropriété. J'ai couché avec lui. Une liaison s'en est ensuivie avec cet homme, de dix ans de moins qu'elle et de quinze ans mon aîné, qui avait été l'un de ses amants au cours de ces années où elle mettait dans son lit tous ceux qu'elle rencontrait. Tous. Le grand professeur qui l'aiderait dans sa carrière professionnelle, les jeunes paumés fascinés par cette femme séductrice et dominante, les cousins de mes copains, le serveur du restaurant, le moniteur de ski, l'apprenti comédien en devenir, les maris de ses amies. Et c'est cette femme, qui brandissait haut et fort sa liberté sexuelle, son mépris des conventions, nous stupéfiant,

## L'EFFET MATERNEL

matin après matin, nous ses enfants, par ses conquêtes toujours renouvelées, c'est cette femme qui hurle à la cantonade que j'aurais dû avorter parce que E. n'en voulait pas de cette gosse-là.

## 2

J'ai onze ans. Un dimanche, j'accompagne ma mère chez l'une de ses copines du Mouvement de libération des femmes (MLF). Je suis venue parce qu'elle a un garçon de mon âge. Quand on arrive dans l'appartement, E., le fils, est au piano. Je ne sais ni chanter ni jouer d'un instrument de musique ; dans ma famille il a été décidé que c'est mon frère qui a des dons artistiques, c'est donc lui qui a droit aux cours de piano. La virtuosité de E. m'impressionne, je l'écoute jouer du Satie, un compositeur dont je n'ai jamais entendu parler. Lui et moi n'échangeons pas un mot, à peine un regard ; on est trop timides, on est encore des enfants. Par la suite, on se reverra souvent, en vacances. Les vacances d'été sont le point cardinal de la vie de ma mère.

Avant l'achat de la maison de l'île, elle a toujours loué de très belles demeures au bord de la mer et au soleil, avec des amis. Elle les réserve des mois et des mois à l'avance. Le dernier jour de travail arrivé, il est

## L'EFFET MATERNEL

hors de question de rater ne serait-ce qu'une minute de ces vacances attendues toute l'année ; nous partons le soir même. Mon frère se glisse à l'arrière, sous les deux tendeurs qui retiennent les portières de la vieille Volkswagen, il s'endort vite fait. Je suis à côté de maman, à la place du mort. Personne n'a l'usage des ceintures de sécurité. Elle roule toute la nuit, au mépris de la fatigue et de la plus élémentaire des pruden-ces. J'ai une fonction bien précise : celle de lui rafraîchir le visage avec un brumisateu-r dès qu'elle sent ses paupières s'alourdir. Elle me tapote la cuisse ou le bras, dans la pénombre je sursaute, j'attrape la bombe d'eau d'Évian, pschitt pschitt, puis je retombe dans cette demi-somnolence qui saisit lors des très longs trajets en voiture. Pour se tenir éveillée, ma mère fume sans discontinuer ses fameux Toscani, les cigares des bergers toscans, que je n'ai jamais vu aucune autre femme fumer. Cette traversée nocturne de la France, Paris-Côte d'Azur d'une seule traite, enveloppés dans les volutes de Toscani et le ronronnement de sa Coccinelle, nous l'avons accomplie des dizaines de fois. À l'arrivée ma mère est exténuée ; elle tient à peine debout mais elle est heureuse : les vacances peuvent commencer.

Je garde le souvenir de mois de juillet très gais, dans des endroits magnifiques où il fait toujours beau, avec des grandes tablées, une profusion de copains, un flot incessant de discussions, de cris, de rires, de musiques. L'hygiénisme n'est pas encore passé par là,

tout le monde boit et fume beaucoup ; le sexe est très présent. Comme je suis encore petite, j'en ignore tout mais je le perçois. Avec le recul, je le sais. L'été de mes onze ans que nous passons avec la copine du MLF, son fils cadet E. qui joue du Satie, et ses frères aînés qui deviendront à tour de rôle les amants de ma mère, est un été particulièrement réussi. Lorsque mon père nous récupère mon frère et moi début août, je ne peux réprimer mes sanglots le long du trajet qui nous conduit dans les Cévennes que j'aime pourtant tellement. Encore aujourd'hui, mon cœur se serre lorsque je me rappelle la tristesse de sa voix me murmurant : « Tu pleures, ma petite fille, c'est si dur que ça de partir en vacances avec son papa ? »

Oui c'est dur, parce qu'alors les vacances avec maman, il n'y a rien de mieux.

Chaque été apporte son lot de moments magiques dans des lieux extraordinaires.

Ma mère reçoit avec le même enthousiasme ses proches et les nôtres. Au fil des années, le garçon pianiste devient l'un des habitués de nos étés. Nous avons grandi ; il vient sans sa famille, nos retrouvailles sont toujours d'une franche gaieté. Nous ne nous voyons qu'en vacances. Et nous avons à peine vingt ans quand, dans l'euphorie estivale, nous partageons quelques nuits amoureuses. À la rentrée de septembre, incapable de prolonger la romance – comme si cette relation ne pouvait exister en dehors du patronage maternel –, je romps sèchement, sans un mot

## L'EFFET MATERNEL

d'explication. À raison, il m'en veut et cesse de se joindre à la joyeuse bande réinventée par ma mère tous les étés. Peu importe. Les uns chassent les autres dans cet incroyable mélange des âges, des personnalités, des caractères qu'elle orchestre avec tant de brio. Il m'a fallu un temps fou pour comprendre que je n'étais qu'un des éléments de ce chassé-croisé, de ce mélémélo, de ce spectacle si rondement mené. Ni plus ni moins qu'une des pièces permettant à la machine maternelle de tourner, année après année. Le jour où je n'ai plus voulu jouer le jeu, j'ai été bannie, au même titre que tous ceux qui choisissaient de quitter le manège. Mais du temps s'est écoulé avant qu'on en arrive là. Beaucoup de temps. L'enchantement des étés a tenu jusqu'à l'achat de la maison de ses rêves.

C'est une grande bâtisse que nous avons dénichée ensemble – mon frère, elle et moi – au cours de nos expéditions en Vespa dans cette île de la Méditerranée où nous sommes si heureux. Malgré son piteux état, le bâtiment a de très beaux restes : un jardin avec de nombreux oliviers et figuiers, un chemin en pisé – ces petits cailloux qui forment de jolis dessins –, de grandes pièces aux hauts plafonds, des terrasses partout ornées de carreaux de ciment anciens que l'on gratte, au début du pied puis des mains, excités d'en découvrir la beauté. Nous sommes tous les trois persuadés que c'est le bon endroit, que ce sera la maison qui permettra pour toujours de continuer à passer ces étés merveilleux dont ma mère mène la danse depuis

## L'EFFET MATERNEL

qu'elle a divorcé de notre père, période dont nous n'avons aucun souvenir tant nous étions petits mon frère et moi.

Il n'y a qu'un seul problème, mais il est de taille : ma mère n'a pas les moyens financiers d'acheter seule cette maison ; cet obstacle n'en est pas un. Elle ne renonce jamais, ce n'est pas son style. Elle ne se dit pas qu'elle pourrait acheter une maison moins grande, peut-être un peu moins belle, mais une maison quand même. Non. C'est celle-ci qu'elle veut. Elle va par conséquent persuader son ancien amant, qui au passage va devenir le mien, d'acheter la maison avec elle.



À l'époque où ma mère fomenté son projet immobilier, je suis une jeune femme complètement paumée. La seule chose qui marche dans ma vie, ce sont les études ; c'est une planche de salut et je franchis haut la main toutes les étapes universitaires. J'ignore que je suis en profonde dépression depuis que j'ai rompu avec mon premier amoureux. Nous avons passé sept années ensemble, une période d'une longueur inhabituelle à nos âges. J'ai quinze ans lorsque je le repère ; il a l'habitude de venir jouer au flipper dans le café en face de mon lycée. Grand, blond, les yeux bleus cernés de khôl, des creepers aux pieds, il est punk : il me plaît aussitôt. Il tranche avec la clientèle de minets de ce quartier très bourgeois où je suis scolarisée. Comme il a abandonné ses études, il ne fait pas grand-chose de ses journées, il habite une chambre de bonne dans une rue voisine. Le midi, je sèche la cantine et je vais le réveiller avec deux croissants. Il m'apprend à faire l'amour. On passe deux heures au

## L'EFFET MATERNEL

lit, je me rhabille, je retourne en courant au lycée ; souvent l'après-midi, je somnole en cours. Il devient mon petit ami, mon confident, mon protecteur, ma tente de survie. Grâce à lui, avec lui, dans ses bras, entre ses jambes, je parviens à affronter les catastrophes qui s'amoncellent. Cette même année, celle de mes quinze ans, mon père tombe très malade. Ma vie en sera à jamais marquée ; cela, je l'ai déjà raconté dans un précédent livre, *Le Jour où mon père s'est tu*. Quelques mois plus tard, Lucia, ma grand-mère maternelle, la gardienne de mon enfance, celle à qui je dois le ratio d'amour et de tendresse indispensable à tout être humain, disparaît, terrassée par une crise cardiaque.

Au cours de cette période, j'entretiens avec ma mère des relations complexes. Elle qui aime tant séduire, surtout les hommes bien plus jeunes qu'elle, n'est pas préparée à vivre avec une fille adolescente qui la vieillit immanquablement. À mon corps défendant, je suis prise dans une relation de rivalité et de jalousie qui me terrifie. J'ai peur d'attirer les hommes. J'ai peur de faire de l'ombre à ma mère. Pire, j'ai peur qu'ils ne me préfèrent à ma mère. Ça, je sens instinctivement qu'elle ne pourrait le supporter. Les vacances de l'année précédente, celles de mes quatorze ans, ont été une catastrophe de ce point de vue ; depuis, j'ai conscience qu'il faut que je fasse très attention. Cet été-là avait pourtant commencé aussi bien que les

précédents. Nous étions en Corse dans un endroit splendide, entourés d'une joyeuse bande d'amis.

Mais je tape dans l'œil du prof de tennis particulier que ma mère emploie pour nous trois, mon frère, elle et moi. Jour après jour, le prof essaye de me convaincre de passer chez lui. Je n'en ai pas le droit : je sais que ma mère m'interdit d'avoir des histoires, elle qui en a tant tout le temps. Elle qui est une grande militante de cette liberté sexuelle qu'elle n'applique qu'à elle-même se fâche dès qu'elle devine que j'attire un garçon. Je préfère continuer à plaire à ma mère plutôt qu'aux garçons même si, à quatorze ans, les garçons, ça devient tentant. Un soir je brave l'interdit et je vais chez le prof de tennis. Il est si gentil avec moi que j'aimerais l'embrasser, je m'élançe et puis je recule, je m'en empêche. Pas un baiser, pas une caresse, pas un geste. Rien. Je suis comme emmurée. Je n'arrête pas de penser à maman. Le temps file, je rentre trop tard. Dans la nuit, sur le pas de la porte, droite comme la justice, ma mère m'attend. Elle dit qu'elle s'est beaucoup inquiétée ; pourtant me retrouver ne la calme pas. Sa colère est terrible : elle exige de savoir où j'étais ; elle me presse de questions, me menace, m'injurie. J'ai honte, j'ai fait quelque chose d'impardonnable, je mens, j'invente une balade improbable avec des copines, je la supplie de me pardonner. Je la couvre des baisers que je n'ai pu donner au prof de tennis. La scène dure jusqu'à l'aube. Les jours suivants, je n'ai qu'une peur : celle d'être

## L'EFFET MATERNEL

découverte. Je me sens tellement coupable que je développe un zona intercostal ; c'est la manifestation d'un immense stress, m'explique le docteur, surpris. La douleur est telle que je ne peux plus soulever le bras : les leçons de tennis sont terminées pour moi. Merci mon corps de me protéger, merci de m'empêcher de faire des bêtises. Ma mère devient la maîtresse du prof de tennis. Tout est bien qui finit bien : elle est de nouveau gentille. C'est la seule chose qui m'importe.

Ces vacances sont un avertissement : en débarquant dans l'adolescence, je découvre qu'il y a des choses avec lesquelles ma mère ne plaisante pas. Les hommes, c'est pour elle. La prudence est la règle. Je rase les murs, je suis une adolescente discrète, je ne veux pas plaire, ça fâche trop maman, ça me met trop en danger. C'est pour ça que Nikola, le punk du flipper, c'est l'idéal. Notre histoire d'amour va me protéger pendant de longues années de tout conflit avec ma mère ; grâce à Nikola, je m'entends bien avec elle. Je peux grandir, devenir une jeune femme, être aimée et faire l'amour. Je suis en couple, je suis casée, je lui laisse tous les autres hommes. Le champ est large, elle en profite.

Je n'ai pas encore dit que ma mère est très belle. Enfant, elle a intensément pratiqué la danse classique et en a gardé un corps juvénile et musclé. Comme elle est petite et mince, elle paraît incroyablement jeune. Mais c'est surtout son visage qui attire les hommes.

## L'EFFET MATERNEL

De longs cheveux bruns, la peau mate, les traits fins et une bouche à se damner. C'est difficile de décrire la beauté et je sais bien que tous les enfants trouvent leur mère belle. Moi je fais le constat de sa beauté parce que je la vois dans le regard de ceux qu'on rencontre. J'ai déjà cette manie de tout observer, remarquer, analyser, parce qu'il faut être rapide pour éviter les problèmes à venir. Depuis la Corse, dès qu'un homme s'intéresse à elle, vite, vite, je m'efface, j'essaye d'être invisible, j'ai trop peur que ça recommence, un zona ça fait mal mais moins mal que les injures de maman quand elle dit que je suis une salope et une putain et qu'elle ne veut plus jamais me voir, qu'elle va me foutre en pension. Maintenant que j'ai un amoureux, le problème est réglé. Je suis heureuse dans cette routine quasi conjugale qui me permet d'aimer et d'étudier tranquillement. J'ai quitté le lycée et je ne peux plus retrouver Nikola tous les midis dans sa chambre, mais au fil du temps j'ai obtenu qu'il dorme à la maison. Comme j'ai quand même peur que ma mère trouve que je ne me conduis pas correctement – elle est à cheval sur les principes me concernant –, je nous impose, à mon amoureux et à moi, des règles strictes qui n'ont aucun sens. Ainsi, je ne l'autorise pas à dormir dans mon lit ; je lui installe un matelas le long du mien, on s'endort en se tenant par la main avec un dénivelé de trente centimètres. Avant, on a fait l'amour, très doucement, très

## L'EFFET MATERNEL

discrètement, sans un bruit, contrairement à ma mère que l'on entend dans la chambre à côté, comme si on faisait chambre commune. Souvent, pendant qu'on fait l'amour, retentissent ses cris de jouissance à elle, alors je pose mes mains sur les oreilles de Nikola comme si de rien n'était, comme si c'était un geste de tendresse anodin. Quand il n'est pas là, c'est plus simple : je glisse ma tête sous l'oreiller, j'attends que ça passe. Je n'en parle jamais avec Nikola, c'est trop gênant. Avec le recul, je regrette qu'on n'ait pas pu en rire ensemble. On aurait pu se foutre de sa gueule, ce qui aurait été plus drôle et moins embarrassant. Mais me moquer de maman ne m'effleure pas l'esprit.

Entre quinze et vingt-deux ans, je passe mon bac, j'entre en hypokhâgne, j'obtiens une licence d'histoire à la fac, je suis admise à Sciences Po. Les études m'ouvrent des horizons nouveaux, je me passionne pour des auteurs, je découvre des matières, je rencontre des amis. Nikola change aussi : l'ado punk est devenu un jeune rasta qui fume des pétards, joue du djembé, peint et s'oriente vers un mode de vie alternatif. Malgré l'immense connivence qui nous lie, la tendresse absolue que nous avons l'un pour l'autre, on s'éloigne, on échange de moins en moins, on se perd. D'amant, Nikola devient mon doudou ; je ne peux pas m'en passer même si j'ai conscience que cela va être difficile de continuer ainsi. Je préfère ne pas y penser.